

Polar en duo

Chrystine Brouillet

Number 19, June–July–August 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20329ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Brouillet, C. (1985). Polar en duo. *Nuit blanche*, (19), 52–53.



par Christine Brouillet

POLAR EN DUO

C'est Madame Ebben, la femme de Léonard, qui meurt la première. Assommée par des bacs de bière. Plusieurs bacs. L'auteur du meurtre a beau avouer, revendiquer même son crime, personne ne veut croire à sa culpabilité. Un meurtre ne suffit pas... et l'épicier Victoria échafaudera des plans pour vaincre l'incrédulité de ses concitoyens. Victoria ou Monsieur Dubuisson vit Place de Londres, à Bruxelles, dans un quartier où il n'y a pas que des Belges. Il y a aussi des Noirs. Le père de Victoria a vécu en Afrique. On raconte qu'il y a trouvé des diamants; son fils en a-t-il hérité? Raison de plus pour semer des cadavres. Bourreau, victime? Être ou ne pas être tué, telle est la question.

Une question banale, direz-vous, s'il s'agit d'un polar; la réponse l'est beaucoup moins car les auteurs ont inversé les règles du genre: le meurtrier n'essaie pas d'échapper à la condamnation, il la réclame et cette volonté, absurde, d'affirmer un crime donne un ton particulier au roman. Victoria de l'autre côté du miroir... Un miroir qui se fracasserait très bien dans un livre de Goodis. Delperdange et Van Belle adorent James Cain et Wim Wenders mais l'atmosphère dépouillée, lente, floue qu'ils ont créée rappelle parfois *Rue Barbare* ou *Stranger than Paradise*. Malgré certaines confusions au niveau de la construction, *Place de Londres* est un roman original, sensible et bien écrit; il y a une unité étonnante dans ce texte rédigé en collaboration. Des auteurs à suivre. La piste pourrait commencer ici: Patrick Delperdange, «polaire». Candeur et lucidité, humour et timidité. Attachant.



Nuit Blanche. — Comment travailles-tu avec Anita Van Belle?

P. Delperdange. — Tout s'est fait ensemble; de la mise au point de l'intrigue à la fin de la rédaction. J'aime les choses précises, on savait dès le début quelle serait la fin de l'intrigue même si on en ignorait les détails. L'un écrivait deux pages, l'autre prenait la relève: un style est né, un troisième style, ni le mien, ni celui d'Anita. On ne peut pas définir qui a écrit quoi.

N.B. — Mais il a bien fallu que quelqu'un invente le personnage?

P.D. — Non, justement, nous ne l'avons pas inventé. En face de chez moi, l'an dernier, il y avait un type qui tenait une épicerie: *Chez Victoria*; c'était étrange parce qu'il n'y avait aucune femme dans cette boutique. On est parti de cet homme... on a voulu continuer le contresens: il

porte un nom de femme alors que c'est un homme et il accumule les preuves contre lui plutôt que de se défilier.

N.B. — Pourquoi un polar?

P.D. — Parce qu'il y a des règles. Il faut maintenir certaines normes. Et c'était enthousiasmant de travailler à deux parce que chacun communiquait à l'autre ses découvertes. Quand on écrit un premier roman, on essaie d'entrer dans un genre, pas d'en sortir, on tente de connaître ses capacités dans un cadre précis. Je crois que le polar apprend la discipline.

N.B. — Discipline sûrement, mais avez-vous vraiment suivi les règles? C'est assez invraisemblable qu'on tue si facilement Place de Londres. Ça me rappelait *Mortelle randonnée*.

P.D. — Oh, James Cain n'a jamais été agent d'assurances mais quand on lit *Assurances sur la mort*, on y croit. Le talent de l'écrivain c'est de faire croire à toutes les possibilités, c'est que le lecteur ne se pose pas de questions. C'est à ça qu'il faut arriver.

N.B. — Les romans sont fictifs mais tu es plus familier avec la réalité? Tu es journaliste?

P.D. — Si, mais je fais de la critique-fiction; je parle de moi en tant que journaliste qui doit faire un papier sur tel ou tel bouquin.

N.B. — Toi à vingt-cinq ans... Anita est jeune aussi?

P.D. — Oui, on a le même âge, le même boulot, la même taille et le même menton. (sourire timide)

N.B. — *C'est rare d'être journaliste à vingt-cinq ans, d'avoir un job aujourd'hui?*

P.D. — Oui. (sourire) Je dois tout à la Foire du livre. À W. Vander. J'écrivais pour le journal de la Foire, suite à ça on m'a contacté. J'étais étudiant en journalisme, j'ai arrêté mes études pour travailler.

N.B. — *Et quand tu ne travailles pas, tu vas au cinéma? Parce que Place de Londres me semble découpé comme un film.*

P.D. — Je vois plusieurs films par semaine. N'importe quoi. Tout. Les films de Wenders, les films d'épouvante, *Star Trek*, *Greystoke*, *Cotton Club*, *Stranger than Paradise*. Quel que soit le film, il y a quelque chose à en retirer. Ou presque. Même les films de série B. Je ne crois pas aux genres mineurs.

N.B. — *Comment?*

P.D. — Pour moi, James Cain et Raymond Chandler qui ont écrit du polar ne faisaient pas de la paraliittérature. Ce ne sont pas des écrivains mineurs. J'ai beaucoup appris en les lisant.

N.B. — *Tu lis surtout des polars?*

P.D. — Oui. Non.

N.B. — *Et quand tu étais petit?*

P.D. — J'étais encore plus petit. (rire) Très petit. Je le suis toujours d'ailleurs... Non, je ne me souviens pas de ce que je lisais. C'est la même chose pour le cinéma; je me rappelle les images, pas l'histoire.

N.B. — *Mais tu avais envie de raconter des histoires, d'être écrivain?*

P.D. — Pas vraiment, non. Depuis deux ou trois ans seulement. Avant j'étais indécis.

N.B. — *La génération du No-Future?*

P.D. — C'est ça, oui. Mais maintenant, on est plutôt optimiste.

N.B. — *Tu as donc des projets?*

P.D. — Oui, si *Place de Londres* marche, on écrira peut-être la suite. Je travaille aussi, seul, à un roman. Il s'appellera *Shubert-Café*. C'est l'histoire d'un type qui aime une fille qui a été aimée vingt ans auparavant par un autre homme. On ne comprend pas pourquoi la fille reste jeune. Elle provoque des coups de foudre sans les assumer. Et le type plus vieux raconte au jeune ce qui lui

est arrivé pour le prévenir du danger. Ça se passe au Shubert-Café.

N.B. — *Tu crois que les femmes sont dangereuses?*

P.D. — (sourire) Oui, heureusement. Sinon ce ne serait pas intéressant. L'amour ce n'est pas la sécurité sociale.

N.B. — *Tu dragues les femmes dangereuses?*

P.D. — Oui. Non. (Rire) Je suis trop timide; je dois boire pour les aborder.

N.B. — *Et elles, tu les fais boire aussi?*

P.D. — Oh non, ce serait plutôt l'inverse.

N.B. — *Et quand les femmes ne te font pas boire et que tu n'écris pas, que fais-tu?*

P.D. — Je m'ennuie. Ce qui m'excite le plus, vraiment, c'est d'écrire. Ah oui, écrire. ■

Place de Londres. Anita Van Belle & Patrick Delperdange. Le Cri/Vander, 1985.

Tous les soirs de la semaine sur les ondes de Radio-Canada AM

Sept Heures Bonhomme

Ne manquez pas la chronique littéraire

Nuit blanche



les lundis et 24 juin, 8 et 22 juillet, 5 et 19 août

